

Michel Dubuisson (Liège)

**LA VIE QUOTIDIENNE À ROME:
CONSIDÉRATIONS INTEMPESTIVES**

Le titre de cet exposé a pu surprendre ou intriguer. C'était voulu. Il s'agit en fait d'un hommage en forme de clin d'œil à deux collègues illustres, deux classiques, dont l'un, Jérôme Carcopino, a écrit, parmi bien d'autres choses, une *Vie quotidienne à Rome* qui est sans cesse rééditée dans diverses présentations et qui reste sur ce sujet, après soixante ans, une référence, voire la référence, pour beaucoup – à tort ou à raison, c'est notamment ce que nous allons essayer de voir ensemble.

L'autre collègue était, à la fin du siècle dernier, titulaire de la chaire de philologie classique à l'Université de Bâle. Il écrivit, très jeune encore, divers articles savants, dont l'un – ceci pour l'anecdote – sur le rhéteur gallo-gréco-romain et transsexuel Favorinus d'Arles. Puis il se fit connaître d'un public plus large par des essais, encore lus et discutés aujourd'hui, sur la tragédie grecque et les présocratiques, avant de s'orienter dans d'autres voies. Je veux parler, bien entendu, de Frédéric Nietzsche. Ses *Unzeitgemässe Betrachtungen*, des « considérations » non pas « inactuelles », comme on a parfois traduit à tort, mais bien « inopportunes » ou mieux « intempestives », c'est-à-dire, d'après l'Académie, « qui ne sont pas faites à propos ou qu'il n'est pas à propos de faire pour le moment », furent effectivement accueillies avec quelque réticence dans l'establishment philologique de 1875, et même dans la génération montante. Il s'attaquait notamment, dans la deuxième de ces *Considérations*, au faux sentiment historique des philologues allemands, qu'il accusait de traiter l'histoire comme une chose morte à disséquer et qu'il invitait au contraire à revivre le passé à la lumière du présent. Cela lui attira quelques volées de bois vert. Je pense en particulier à la violente diatribe du jeune Wilamowitz, à laquelle répondit en personne le maître et le mentor en philologie de Nietzsche, Otto Ribbeck, qui comptait, lui, sur « cette espèce de génie » pour « rafraîchir notre philologie encroûtée ». Outre ces *Considérations*, les classiques trouveraient profit, je crois, à lire ou à relire un autre texte moins connu et pourtant bien intéressant : il s'agit de notes prises en vue d'une série de conférences qui ne furent jamais faites (Nietzsche ayant quitté sa chaire en 1878), notes éditées sous le titre *Wir Philologen* – philologues au sens wolfien du terme, c'est-à-dire spécialistes de l'antiquité classique.

En quoi les considérations auxquelles je voudrais me livrer aujourd'hui sont-elles « intempestives » ? En quoi ne sont-elles pas conformes aux tendances dominantes de notre temps – à la mode, en fait ? C'est qu'elles voudraient remettre en cause, ou du moins inviter à regarder de plus près et de façon critique une bonne conscience générale fondée sur deux postulats implicites.

Le premier est qu'il serait possible de reconstituer, de reconstruire, la vie quotidienne des Romains (ou au moins de certains Romains) à partir des sources littéraires, pour autant qu'elles soient « réalistes », c'est-à-dire qu'elles parlent des choses du quotidien et de la réalité dans ce qu'elle peut avoir de plus matériel : il s'agit en l'occurrence, au premier chef, de Juvénal et de Martial, ceux-là mêmes dont l'auteur d'une imposante *Darstellung der Sittengeschichte Roms*, Ludwig Friedländer, avait donné des éditions commentées encore utiles aujourd'hui.

Le second postulat pourrait être formulé explicitement de la façon suivante : il n'y a pas d'inquiétude ni de scrupule à avoir en utilisant ces sources littéraires dans ce but, puisque les indications qu'elles fournissent sont confirmées par l'archéologie. Amedeo Maiuri, auteur d'une édition commentée de Pétrone, était ainsi, par ailleurs, directeur des fouilles de Pompéi, et dans son esprit, ces deux facettes de son activité étaient complémentaires.

Or je ne suis pas bien sûr que la validité de ces deux postulats résiste à un examen sérieux. J'ai tendance à considérer avec Florence Dupont qu'à propos de Pompéi, par exemple, « l'érudition (sc. archéologique) échoue à construire une interprétation : elle vous montre un pain rassis, une fresque, une cruche cassée, un esclave carbonisé » mais « un vieux pain romain n'apprend rien sur l'emploi du mot pain dans la littérature latine », ni, serais-je quant à moi tenté d'ajouter, sur l'importance éventuelle du pain dans la culture romaine. Je ne crois pas non plus, pour ma part, que, pour faire écho au titre d'un petit livre d'ailleurs excellent, « les pierres parlent » (*saxa loquuntur*), ou plus exactement, je croirais volontiers qu'elles se prêtent de bonne grâce à dire ce qu'on a d'avance résolu de leur faire dire. Mais je ne suis pas archéologue, loin de là, et la compétence me manque pour développer cet aspect.

Où je suis, en revanche, davantage à mon aise, c'est quand il s'agit des textes. Et ceux-ci, assurément, parlent et nous éclairent. Mais à une condition : c'est qu'on les traite comme tels, comme des textes, c'est-à-dire non pas comme des carrières d'où l'on extrairait à volonté des renseignements ponctuels, isolables, détachables, mais bien comme des constructions complexes, comme des messages élaborés – un *textus*, après tout, c'est quelque chose de tissé, avec une trame – dont le décodage implique l'intervention de toute une série de connaissances érudites, de méthodes et de démarches critiques qui forment ce qu'on appelait encore officiellement, jusqu'à hier, la philologie.

C'est donc tout simplement à un exercice philologique que je vous propose de vous livrer aujourd'hui avec moi – ce qui, je pense, n'est pas pour vous surprendre de ma part.

Et précisément, une première approche philologique du livre-phare, le fameux Carcopino, éveille d'emblée un doute. Cette *Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire* – car tel est le titre complet de ce troisième volume d'une collection bien augmentée depuis – ne porte pas du tout, en réalité, sur l'apogée de l'empire romain dans la perspective qui est celle des historiens de Rome, c'est-à-dire le II^e siècle de notre ère, l'ère dite des Antonins, époque à la fois de l'extension territoriale maximale, de la stabilité, de la paix romaine, du fonctionnement optimal de l'administration et de l'économie. La période traitée par Carcopino est en fait la période immédiatement précédente, celle qui va, en gros, de Néron à Trajan ; et la raison de ce choix ressort clairement de la lecture des notes, qui sont nombreuses – chaque assertion étant, en bonne méthode, appuyée par une ou plusieurs références à des sources antiques. Et les sources en question sont certes elles-mêmes nombreuses, mais guère diverses : trois auteurs, et trois auteurs seulement, s'y taillent la part du lion : dans l'ordre, Martial, Juvénal et Pétrone. Tout se passe donc comme si Carcopino avait choisi de considérer comme un apogée la période pour laquelle il se trouve disposer du plus grand nombre de sources utilisables. Il le dit d'ailleurs explicitement dans l'introduction : « cette génération est celle dont les documents concourent à nous offrir le portrait le plus net ».

Mais ces sources, comment les utilise-t-il ?

Eh bien, leur utilisation – et pas seulement par Carcopino, dont je ne voudrais pas vous donner l'impression que je le prends dans ma ligne de mire à la suite de je ne sais quelle animosité personnelle, mais aussi par Ugo Paoli (*Vita Romana*), par Catherine Salles (*Les bas-fonds*), par Joël Schmidt (*Vie et mort des esclaves...*), par Jean-Noël Robert (divers titres de valeur très inégale publiés aux Belles Lettres dans la collection *Realia*, elle-même très inégale) et bien d'autres encore – l'utilisation des sources, donc, pose à mon sens plusieurs problèmes, au moins quatre, en fait, que je vais tenter d'illustrer par quelques exemples. Il s'agit de la validité des généralisations, du caractère

construit de la notion de réalisme, du statut littéraire et du public visé par les sources en question, toutes satiriques, au moins au sens large, enfin du poids énorme de l'idéologie romaine traditionnelle, y compris dans la sphère du privé.

Premier problème, donc : celui de la validité des généralisations. Quand Joël Schmidt écrit que les esclaves menaient une vie difficile (ce qui est certainement vrai) et qu'ils étaient souvent maltraités, exposés qu'ils étaient aux caprices, notamment, de leur maîtresse, « les grandes dames romaines perdent *souvent* patience et leurs malheureuses servantes sont *généralement* les victimes de leur courroux » (c'est moi qui souligne), et qu'il en donne pour preuve qu'une esclave maladroite ayant dérangé l'ordonnance de la coiffure de sa maîtresse fut illico lardée de coups d'épingle, il cite évidemment une référence – toujours la méthode. Mais cette référence – prise à Ovide, poète sérieux, comme on sait – est unique...

Un autre fait bien connu est que, lors des orgies – car ils semblent avoir passé le plus clair de leur temps à se livrer à des orgies, et, comme disait l'autre, on se demande où ils ont trouvé le temps de conquérir le monde, mais passons – lors des orgies, donc, les Romains trop avinés pour se servir de rince-doigts s'essuyaient à la tête d'un petit esclave commodément agenouillé pour cela à leurs côtés. La scène est entrée d'ailleurs dans notre représentation fantasmagorique de l'antiquité : on la trouve aussi bien dans le *Satiricon* de Fellini que dans la bande dessinée non humoristique (Alix, *Le fils de Spartacus*). Et il ne s'agit nullement d'une invention de modernes en mal d'originalité : le fait est attesté, c'est vrai – mais il ne l'est qu'une seule fois, et dans le *Satiricon*, et d'ailleurs il ne s'agit pas du banquet : c'est la scène du jeu de balle, et Trimalchion, en fait, s'essuie à une tête d'esclave des doigts qu'il vient de rincer après avoir fait usage du pot de chambre portatif que vient de lui tendre un autre esclave.

Un autre geste qui fait depuis longtemps partie de notre imaginaire est le fameux pouce tourné vers le bas pour indiquer qu'on veut qu'un gladiateur blessé soit achevé, et son contraire, le pouce vers le haut en signe de grâce. Il faut savoir que ce dernier geste, le pouce vers le haut, n'a aucune base du tout, il n'est attesté nulle part ; quant au pouce vers le bas, il vient d'une source unique, Juvénal, d'ailleurs surinterprété, car *pollice verso* ne signifie pas nécessairement pouce retourné, tourné vers le bas, mais seulement pouce tourné vers, tendu dans une direction déterminée. Juvénal pourrait bien désigner ici, en fait, ce qu'Apulée appelle plus clairement un *infestus pollex*, un pouce hostile, en position d'attaque, dirigé vers celui qu'on veut voir mourir ; quant au geste du pouce par lequel on veut indiquer ses bonnes intentions, son *fauor*, Pliny l'Ancien le désigne on ne peut plus clairement par *premere pollicem*, c'est-à-dire comprimer son pouce sur les autres doigts, voire le rentrer à l'intérieur de la main – le rengainer, en quelque sorte. Mais nos vies quotidiennes, qu'il s'agisse de Paoli ou de Carcopino, ne vont pas chercher aussi loin et se contentent d'une lecture, d'ailleurs rapide, comme on voit, de Juvénal.

Il est non moins établi, et connu, que Cléopâtre faisait ses délices de vinaigre perlé, comme dit Goscinny, c'est-à-dire qu'elle absorbait de grosses perles dissoutes dans du vinaigre. Est-ce vrai ? Mais vrai comment ? Scientifiquement ? Historiquement ? Scientifiquement, oui, puisque le carbonate de calcium se dissout sans difficulté dans l'acide acétique même dilué (et en plus, ça fait des bulles). Historiquement ? Oui et non. Oui parce que des sources le disent, non parce que ce n'est pas exactement cela qu'elles disent, d'abord parce que, et cela on n'en fait guère mention, Caligula aussi s'est livré à ce petit jeu, et Cléopâtre n'est donc pas la seule – le trait ne peut donc en tout état de cause servir à la caractériser –, ensuite et surtout parce que Pliny l'Ancien et Macrobe – nos deux sources sur Cléopâtre et les perles (mais Macrobe démarque très probablement Pliny) – précisent bien que la reine d'Égypte ne se livra qu'une seule fois à ce manège, à la suite d'un pari stupide avec Antoine, chacun des deux cherchant à éblouir l'autre en donnant le banquet le plus cher possible dans le cadre de leur fameux club des Inimitables (çmimhtÒbioi). Il n'y eut d'ailleurs, ceci pour l'anecdote, qu'une seule perle dissoute, l'arbitre ayant déclaré Cléopâtre victorieuse avant qu'elle ne fasse

connaître le même sort à la deuxième de la paire, qui fut en définitive coupée en deux pour faire des pendants d'oreille à la statue de Vénus du Panthéon.

Je viens de citer un autre nom célèbre et à l'aura très fantasmagorique, celui de Caligula. Caligula ? C'est celui qui a fait élire son cheval consul, bien entendu. Et c'est un fait si bien établi qu'on connaît même le nom de l'heureux équidé. Il s'appelait Incitatus. Mais vous chercheriez en vain son nom dans les Fastes consulaires, car ce que Suétone dit, c'est qu'on rapporte (*traditur*) qu'il eut l'intention (*destinasse*) de faire son cheval consul, brève phrase qui sert de point d'orgue à une liste d'excentricités qui sont, elles, au moins possibles, comme l'écurie en marbre, les tapis de selle en pourpre ou les mors incrustés de diamants.

Cet épisode et son utilisation par les modernes me paraissent exemplaires, et révélateurs de trois choses :

1. L'humour très particulier de Caligula, dont il y a maints autres exemples, et qu'il aurait été le premier surpris de voir pris au pied de la lettre.
2. La fausse objectivité de Suétone, c'est-à-dire sa façon de rapporter tous les faits avec la même impassibilité détachée, et de mettre sur le même plan les décisions importantes et les caprices, ou même les actes et les simples intentions – une technique de déformation historique bien plus subtile encore que celle de César ou même de Tacite, et qui commence seulement à être dûment démontée, ou déconstruite, dans la ligne des travaux d'Eugen Cizek.
3. La naïveté de certains modernes prenant tout ce que dit Suétone pour argent comptant – ce que Suétone n'a rien fait pour éviter, bien au contraire.

Venons-en au réalisme des auteurs utilisés en priorité par les auteurs de vies quotidiennes, c'est-à-dire les satiriques au sens large (y compris les épigrammatistes). Qu'un auteur satirique soit par définition quelqu'un qui cherche à faire rire, et qui est amené pour cela à monter en épingle des comportements exceptionnels (dont il ne parlerait même pas si justement ils n'étaient pas exceptionnels), pourrait passer pour un truisme et pourrait (devrait ?) nous avoir depuis longtemps vaccinés contre l'utilisation d'un tel auteur comme source de renseignements. Ceux qui persistent à l'utiliser de cette manière ont généralement bien vu la difficulté, et cherchent dès lors à la tourner. Un texte édifiant est fourni par Pierre de Labriolle, éminent professeur à la Sorbonne dans les années trente, qui se propose de :

...montrer en Juvénal le peintre des tares morales et des infirmités spirituelles d'une époque. J'ai constamment contrôlé son témoignage par d'autres témoignages contemporains, et je me suis formé cette conviction que, loin de nous faire vivre dans un monde chimérique et livresque, c'est en pleine civilisation latine qu'il nous introduit. Les images qu'il en donne sont incomplètes, poussées au noir, c'est entendu. Mais là même où sa verve caustique exagère manifestement, il ne perd pas de vue le réel et il y prend ses points d'appui.

Juvénal et les autres sont donc des auteurs réalistes parce qu'ils parlent, au moins en partie, du réel, c'est-à-dire de choses, en somme, auxquelles Labriolle et ses collègues accordent le statut de réel, de réalités, un peu comme on parle des dures réalités de la vie. Tout se passe, en fait, comme si des auteurs qui parlent de *tabernae* et de *scorta*, de bistrotts et de putains, ne pouvaient le faire que de façon exacte, réaliste – car pourquoi diable irait-on idéaliser ou déformer des choses pareilles ? La vertu des professeurs de Sorbonne – ceux d'il y a cinquante ans, j'entends – s'accorde ainsi à merveille avec leur incapacité à vérifier sur pièces.

Et pourtant... Songerait-on à reconstituer un bistrot ouvrier du Paris de la fin du XIX^e d'après *L'Assommoir* ? Songerait-on à reconstituer les « bas-fonds » parisiens ou l'allure et le langage des voyous et des arsouilles d'après les *Mystères de Paris* ? Ou encore la vie sexuelle de la bourgeoisie française d'après les pièces de Feydeau ? On sait très bien que non, que l'argot d'Eugène Sue est littérairement très élaboré, que les bourgeois du vaudeville, dans la vie, se défoulent en allant précisément voir au théâtre ce qu'ils n'imagineraient pas une seconde voir chez eux : c'est un réalisme pour le moins fort conventionnel, une réalité artificiellement reconstruite, même et surtout si elle est pleine de détails qui « sonnent vrai ».

Les fameux détails qui « sonnent vrai »... Il y a dans un roman de San-Antonio cette phrase superbe. Le commissaire San-Antonio se trouve dans un bistrot et veut téléphoner. Or, dit-il, « en France et à Pantruche en particulier, quand le téléphone n'est pas à côté des gogues, ce sont les gogues qui sont à côté du téléphone ». Est-ce vrai ? Oui. Est-ce un détail réaliste, criant de vérité ? Oui. Les diverses péripéties de l'enquête menée par San-Antonio, le personnage même du commissaire San-Antonio et celui de son innommable adjoint l'inspecteur principal Alexandre-Benoît Bérurier relèvent-ils pour autant du réel ou même du vraisemblable ? Évidemment non. Nous sentons bien qu'il y a là une différence de nature, et qu'on ne peut justement pas, comme le pauvre Labriolle, tirer parti de la réalité (éventuellement contrôlable) de tel ou tel détail pour conclure à la réalité de l'ensemble, parce que cet ensemble est construit, et construit par un auteur de fiction – nous changeons de plan, victimes en cela de l'art de l'écrivain. La théorie littéraire moderne a bien démontré tout cela. Tzvetan Todorov considérait qu'un récit ne peut être fantastique que s'il contient des éléments empruntés au réel ; Roland Barthes soutenait avec raison que l'impression de réalité donnée par un texte est elle-même un effet de style, qu'il appelle « effet de réel ». Mais je citerai à ce propos un texte moins attendu, mais plus clair et mieux écrit.

Dans ses entretiens autobiographiques intitulés *La nuit sera calme*, Romain Gary déclarait ainsi : « Ce que l'on entend par réalisme 'saisissant', c'est une violente impression de réalité : mais cela peut s'obtenir aussi bien en faisant dialoguer deux spectres. Le réalisme n'est qu'une technique au service de l'invention. (...) Le réalisme n'est qu'une mise en scène cohérente du mythe (...) Le réalisme, pour l'auteur de la fiction, cela consiste à ne pas se faire prendre ». Et il allait plus loin en affirmant que « le réalisme lui-même a une part de convention culturelle ». Paix, donc, aux mânes d'Erich Auerbach, et retenons qu'il n'y a rien de plus artificiel que le réalisme, et que, dans un texte, toujours fictionnel par définition, les détails qui sonnent vrai sont justement là pour faire passer le reste.

Pour en revenir à l'antiquité, et à propos de Pétrone cette fois, Florence Dupont, et René Martin à sa suite, ont bien mis le doigt sur l'un des avatars de la naïveté des philologues, ce que j'appellerais la rigueur sélective ou le bon sens à éclipses. Trois exemples, trois cas : le *cave canem*, Trimalchion, le loup-garou.

Le *cave canem*, au début du *Satiricon*, est bien réel : on a retrouvé le même en mosaïque, à Pompéi. Et bien souvent, d'ailleurs, on s'en tient là, on ne cherche pas plus loin, on ne se demande pas quel rôle cet accessoire peut jouer dans le récit : celui, peut-être, de permettre à Pétrone de se défouler à propos de quelque chose qu'il trouve aussi grotesque que, par exemple, nos modernes nains de jardin. (Mais c'est là une hypothèse toute personnelle.) Le personnage de Trimalchion n'est pas, lui, confirmé ou appuyé par un parallèle épigraphique ou littéraire. Mais, pour nombre de commentateurs, il n'en est pas moins bien réel : c'est une tranche de vie, c'est un croquis pris sur le vif – encore qu'on soit bien forcé de faire le tri : on admet que Trimalchion a été sévir augustal, puisque c'est attesté épigraphiquement pour des affranchis, on n'admet pas qu'il ait possédé des domaines vastes comme la Sicile tout entière : ce n'est pas vraisemblable et donc ce n'est pas vrai. En revanche, et pour les mêmes commentateurs, l'épisode du loup-garou n'est évidemment pas réel du tout – *puisque* les loups-garous n'existent pas. On ne saurait mieux dire que Trimalchion ne nous semble réel, ou réaliste, que parce que nous attendons ou nous espérons qu'il le soit, parce que nous partons du postulat que des gens comme lui ont pu ou dû exister.

Or – et j’en arrive à ma troisième objection de principe – Pétrone, Juvénal, Martial sont des auteurs satiriques, donc non pas des gens qui riraient en quelque sorte tout seuls, mais qui cherchent à faire rire, à obtenir l’adhésion d’un public. Et il faudrait avant toute chose savoir à quel public au juste ils s’adressent, dans quel milieu ils cherchent ceux avec qui ils vont établir cette connivence qui permet le rire. Le métier de comique est un métier difficile notamment pour cette raison-là. On s’est parfois étonné des audaces de Plaute, de sa truculence, voire de son mauvais goût – enfin, de ce qui paraît tel à certains modernes. Une chose est sûre, en tout cas, c’est que son public, lui, appréciait et était complice. Dans le cas contraire, la sanction aurait été immédiate : nous le savons bien par l’épisode célèbre de la première représentation de l’*Hécyre* de Térence, interrompue par l’exode massif du public qui trouvait ça mortellement ennuyeux.

Le public des écrivains est évidemment beaucoup plus restreint, beaucoup plus typé aussi que celui des pièces comiques : dans une société où pouvoir, richesse et éducation se recoupent, où la maîtrise de la lecture et de l’écriture est l’apanage d’une infime minorité qui détient aussi l’argent et la puissance, tout tourne en circuit fermé, comme le montrent en détail nombre d’études récentes de sociologie littéraire. La littérature latine est une littérature des *ordines* et surtout de l’ordre sénatorial. Le public des satiriques impériaux, celui qui prend connaissance de leurs œuvres grâce à leurs premières exécutions publiques où l’on se rend sur invitation, les fameuses *recitationes*, est évidemment tout aussi restreint, très typé aussi : ce sont, pour Pétrone, quelques dizaines de courtisans de Néron, et pour Juvénal et Martial, la même haute société romaine à qui Pline le Jeune, dans sa collection de lettres fictives, fournit un manuel des bonnes manières.

De qui ou de quoi ces satiristes se moquent-ils ? De ce qu’ils décrivent, c’est-à-dire, en somme, du comportement de leurs propres lecteurs et auditeurs, ou au contraire de ceux, justement, qu’un tel comportement choque ? La question mérite au moins d’être posée. On ne rappelle peut-être pas assez que la fameuse satire 3 de Juvénal est mise à plus de 90% dans la bouche non de l’auteur lui-même mais d’un personnage dont le nom même indique à suffisance qu’il a été forgé pour la circonstance : Umbricius, *umbra*, l’ombre. Et il y a, je crois, et je suis loin d’être seul à le croire, un dossier pour dire que la vraie cible des railleries de Juvénal dans la satire des difficultés de la vie à Rome, ce n’est pas Artorius, ni Catulus, ni leurs pareils, ceux qui surnagent en faisant de nécessité vertu, mais bien le vieil imbécile qui témoigne devant eux d’une horreur affectée, dans un style lui-même affecté et ridicule, où la concentration au centimètre carré de périphrases alambiquées et de recettes oratoires (« figures de style », comme on dit) est sans parallèle dans la littérature latine.

Que dire de Pétrone, le conseiller de Néron en matière de style – car c’est cela que veut dire *arbiter elegantiarum* – et des courtisans rassemblés pour l’écouter en présence de l’empereur ? (On a calculé que la *Cena* lue à voix haute faisait environ une heure, soit la durée normale d’une *recitatio*.) Sont-ils seulement en train de brocarder les parvenus et les nouveaux riches, dans une société qui est restée, d’un bout à l’autre de son histoire, extrêmement réticente devant les phénomènes de perméabilité et d’ascension sociale, comme le rappelle avec insistance Géza Alföldy, et Auerbach a-t-il raison de voir dans la *Cena* « une peinture précise, nullement schématique, du milieu social » ? Ou bien cette description est-elle quelque chose de suprêmement artificiel, voire de fantasmagorique, et les basses classes sont-elles représentées chez Pétrone non pas telles qu’elles sont, mais telles que se les figurent et que se les représentent conventionnellement de riches oisifs qui ne les ont jamais vues de près ? C’est, vous l’avez compris, dans cette voie que j’ai naguère tenté de m’engager à la suite de Florence Dupont, qui avait bien montré dans *Le plaisir et la loi* que la *Cena* n’est pas seulement une ^{n^{ième}} variation sur le thème du repas ridicule, comme la *cena Nasidieni* d’Horace, mais un texte crypté, un jeu d’intellectuels où le plan du Banquet de Platon est fidèlement reproduit, avec notamment les cinq discours des affranchis (Damas, Séleucus, Philéros, Ganymède et Échion) correspondant aux cinq interventions des convives de Socrate (Phèdre, Pausanias, Eryximaque, Aristophane et Agathon), ou l’entrée en scène d’Habinnas calquée sur celle d’Alcibiade. De toute évidence, le lecteur de la *Cena* est invité à y voir, notamment, un anti-Banquet : c’est un divertissement d’intellectuels.

Parmi les jeux de fin de banquet, il y a aussi les blagues ou les mots d'esprit. Quand on explique à des étudiants une satire de Juvénal, l'abondance des passages parallèles, comme on dit, fournis par Martial paraît d'abord bien commode. Puis les concordances, même textuelles, deviennent si nombreuses et si précises qu'elles suscitent le doute. On finit par voir en eux moins deux auteurs décrivant une même réalité que deux humoristes puisant dans les mêmes recueils d'histoires drôles et les arrangeant à leur manière, un peu comme ces formules de la fin du XIX^e siècle français dont on ne sait jamais s'il faut les attribuer à Sacha Guitry, à Tristan Bernard ou à Alphonse Allais, et qui remontent souvent, en réalité, à Commerson (les *Pensées d'un emballleur* : « la femme idéale est celle qui, tout en étant fidèle, est aussi gentille avec nous que si elle nous trompait »). Pour être plus actuel, je pourrais remplacer Guitry, Allais et Bernard par Coluche, Cavanna et Desproges, qui, pour s'adresser à un public plus large, n'en sont pas moins très conventionnels et tributaires d'un stock de formules et de références : le principe est le même chez nos satiriques latins, et quand seul le recours à Martial permet de comprendre une allusion de Juvénal à la voix fluette du mari de la poule, qui est en réalité le *gallus* non au sens de coq, mais au sens de Galle, eunuque prêtre de Cybèle, on ne peut se défendre de l'impression d'un humour de clin d'œil très élaboré, reposant sur une culture de la connivence.

En somme, dans une littérature déjà dans son ensemble très artificielle et destinée à des cénacles restreints (qu'on songe à l'*Énéide* par opposition aux poèmes homériques), les textes que nous utilisons pour reconstituer la vie quotidienne ne sont-ils pas justement les plus artificiels de tous ?

Il me reste encore un point, le quatrième, à soulever à propos de l'interprétation et de l'exploitation de ces textes, c'est le poids considérable, voire oppressant, dans toute la littérature latine, de l'idéologie romaine (au sens marxien, ou plus exactement engelsien, du terme). « La vie privée des Romains, dit Grimal, a, il faut bien l'avouer, assez mauvaise réputation. Quelques noms d'équivoque mémoire la marquent d'infamie : festins de Lucullus, orgies 'néroniennes', en voilà assez pour que les *moralistes* condamnent tout un peuple » et il dit avec raison, un peu plus loin : « Le plus souvent, le luxe attaqué est celui de la table. On reproche aux cuisiniers des grandes maisons de se procurer à prix d'or, et dans les pays les plus lointains, des mets précieux. Mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces mets précieux et *immoraux* ce sont des huîtres, des champignons, des poissons de l'Adriatique, ou bien des oies gauloises. Un dîner bourgeois de notre siècle apparaîtrait singulièrement pervers à nos censeurs antiques ! » Le thème du repas ridicule est effectivement prisé par les satiriques : qu'on songe à la *cena Nasidieni* d'Horace, à la satire 5 de Juvénal ou, évidemment, au festin de Trimalchion.

Mais il y a plus, et cette phrase du même Grimal est essentielle : « Les déclamations ou les perfidies calculées des historiens antiques en sont pour une bonne part responsables. » On songe évidemment aux prologues moralisateurs de Salluste, plus célèbres à vrai dire que réellement connus ; il faudrait aussi pouvoir lire en entier la superbe, et étonnante, préface de Tite-Live. En fait Caton n'est pas, sur le fond, une exception et on n'évacue pas le problème en focalisant l'attention sur les problèmes caractériels du vieux Censeur. Les moralistes proprement dits sont également de la partie : le thème du vomissement volontaire, également promis à un grand succès dans les représentations fantasmatiques de l'antiquité romaine, est chez Sénèque (*uomunt ut edant, edunt ut uomant*), qui se garde bien de nous dire qu'avant d'être un raffinement de débauche, c'était tout simplement une prescription médicale.

La décadence romaine est, avec l'orgie, un thème majeur du péplum, au cinéma comme dans les romans. L'historien d'aujourd'hui s'étonne évidemment de voir présenter comme décadente la Rome du I^{er} siècle, mais les vrais responsables – le sulpicianisme mis à part – sont les auteurs latins eux-mêmes, qui, aussi haut qu'on remonte, clament leur nostalgie d'une époque révolue et proclament que leur société est en pleine décadence – une décadence qu'ils datent systématiquement des générations qui les précèdent et qu'ils en rendent responsables : la *dominatio* syllanienne pour Salluste, le philhellénisme des Scipions pour Caton.

Voici passés en revue et sommairement illustrés les quatre problèmes liés à nos sources que j'annonçais en commençant.

Comment, dès lors, reconstituer la vie quotidienne, ou la vie privée, d'après de telles sources, avec toutes leurs limites ?

Et cela d'autant qu'il y a un autre problème non moins essentiel : c'est l'hiatus, le trou, entre les deux types de sources, l'archéologie et les collections d'objets d'une part, les textes littéraires de l'autre.

Une collection d'objets, même si on sait à quoi ils servaient, permet-elle de reconstruire la vie ? Se ferait-on une idée correcte et suffisante de la vie grecque contemporaine, du vécu, de la sociabilité, en visitant un musée où, dans une vitrine, il y aurait un verre à ouzo, une carafe, une assiette à mézéz, un koboloï – et pourquoi pas des tessons d'assiettes cassées ? Un koboloï, d'ailleurs, serait sans doute interprété neuf fois sur dix, par un antiquisant entraîné par l'habitude, comme un objet du culte plutôt que comme ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire un occupe-mains.

Les textes littéraires, quant à eux, – et tout dans l'antiquité est littérature, donc soumis aux règles de composition de la fiction, même l'histoire –, sont muets sur les batteries de cuisine, car on n'insiste pas sur ce qui est supposé connu, sauf quand on cherche à produire un effet de réel, donc à nous induire en erreur. Pas plus que son casque ne fait d'Ulysse un Mycénien, dit encore Florence Dupont, les pères de famille du siècle des Scipions ne ressemblaient aux pères de Plaute et de Térence.

Comment combler ce trou ? En évitant d'abord l'erreur de méthode qu'est la recherche quasi obsessionnelle du détail matériel exact, dont l'extrait de Paoli que je cite donne un exemple involontairement admirable : que nous apprend cette collection de curiosités sur la mentalité romaine ?

Ensuite et surtout en cherchant le sens. Le culte du petit fait vrai, de la tranche de vie, mène à l'anecdotique, qui est dépourvu de structure et donc de sens. Or la démarche de l'historien ne consiste-t-elle pas avant tout à construire son objet, à ne pas collectionner des faits, mais à commencer par formuler et poser les bonnes questions, les questions pertinentes ?

Le plus étonnant, en fait, à propos de la *Vie quotidienne* de Carcopino, ce n'est pas qu'elle ait eu du succès lors de sa parution : il s'agissait du premier, et longtemps du seul titre non français, non consacré à l'histoire de France, dans une série entamée en 1938 par Hachette et dont je suis persuadé qu'elle a été lancée pour occuper le créneau laissé vide par la mort en 1935 de Théodore Gosselin dit G. Lenotre, le fameux thuriféraire de la « petite histoire ». Et pour la petite histoire, justement, Jérôme Carcopino vit sans doute là l'occasion de prendre une revanche sur son passé (cf. texte 10).

Un texte très daté, donc, et correspondant à une mode : le succès sur le moment s'explique. Ce que je comprends moins, c'est la persistance de ce succès, de ce statut d'ouvrage de référence privilégié ou unique, alors qu'il y a de bonnes vies quotidiennes récentes, bonnes parce qu'en amont se situent des notions comme celle de vécu, de mentalités, voire d'outillage mental : bref la nouvelle histoire est passée par là, avec tout ce qu'elle implique de démarche scientifique, de définitions opératoires, de quête du sens.

Ainsi Florence Dupont, dans sa vie quotidienne – qui était en fait destinée à remplacer Carcopino dans la série, mais sans oser le dire, et qui n'y est pas parvenue – traite-t-elle du citoyen romain : on ne parle déjà plus de l'« homme », et c'est un grand progrès : « citoyen », c'est une catégorie qui a un sens d'un point de vue historique, pas homme – ni femme, d'ailleurs. De même l'homme romain de Giardina (ouvrage collectif) est-il en fait une galerie non pas de portraits, mais de catégories qui ont

un sens, de réalités sociales : le citoyen (Cl. Nicolet, évidemment), le prêtre (J. Scheid), le juriste (A. Schiavone), l'affranchi (J. Andraeu), le bandit (B. D. Shaw)...

Et c'est ainsi que Florence Dupont, loin de chercher à nous livrer un catalogue de petits faits pittoresques, entreprend de reconstituer quelque chose d'intelligible et d'interprétable, le fonctionnement d'une culture, c'est-à-dire d'un système de valeurs. Et l'une des premières valeurs qui s'impose au citoyen romain dès sa naissance, c'est que sa vie même quotidienne relève du public et non du privé, qu'il doit pouvoir rendre compte à l'État de ses actes et de ses comportements. C'est pour cela que la formule « le métier de citoyen » est une trouvaille. C'est pour cela que « la dramatisation morale de la vie politique fournit l'essentiel de la littérature latine ». C'est pour cela que les Romains sont différents de nous et donc intéressants.

Car il y a un autre écueil encore à éviter : le rapprochement trompeur, l'impression de familier, de déjà vu. Ramsay McMullen, dans la préface de son livre d'ailleurs intéressant sur les

« ennemis de l'ordre romain », met en cause l'image traditionnelle des Romains nobles, hiératiques et figés : les conquérants, les juristes, les bâtisseurs. Et il fait remarquer à juste titre : « ils ne construisaient pas seulement des ponts, ils battaient aussi leur femme, et très probablement autant l'un que l'autre ». Certes – mais une telle remarque peut avoir un effet pervers, bien connu de ceux qui ont à diriger des mémoires de licence : la fascination pour une vie quotidienne hâtivement recarrossée en mentalité, la recherche des fausses permanences, la recherche dans les autres cultures de ce qui les rend proches de nous, le besoin quelque peu primal de se rassurer en exorcisant la peur de l'autre et en niant finalement la culture au profit de la nature, une attitude que résume bien la formule qui, à travers tous les remaniements successifs, continue à figurer dans le texte de quatrième page de couverture du *Dictionnaire de la civilisation romaine* de Jean-Claude Fredouille, chez Larousse : « l'homme du XX^e siècle est-il si différent du citoyen romain ? ».

Mais ce qu'on va mettre en évidence si l'on aborde la vie romaine dans cet esprit-là, ce sont justement les traits non significatifs, ceux qui ne permettent pas de comprendre une culture étrangère, et aussi les traits banalisants, qui ne sont pas intéressants (si c'est la même chose que chez nous, pourquoi aller voir ailleurs ?). Les Romains et les Romaines, tout comme nous, tombent amoureux, cherchent à séduire, se disputent, se quittent, se réconcilient, rompent à nouveau, s'invectivent, et Catulle raconte tout cela admirablement. Oui, bien sûr. Mais qu'est-ce qui est admirable chez Catulle ? Les faits même qu'il raconte, et qu'on trouve tout aussi bien chez Delly ou dans le courrier du cœur, ou bien la façon dont il les sélectionne et les met en forme ?

Le contraste entre les deux attitudes, la banalisante et la critique, ou si on veut l'attitude humaniste au sens péjoratif du terme (la recherche de l'éternel dans l'homme) et la démarche historique (la mise en évidence des différences), ressort clairement de la comparaison entre deux études parues presque simultanément il y a une vingtaine d'années : *L'amour à Rome* de Pierre Grimal et *L'amour et la famille sous le Haut-Empire romain*, un article de Paul Veyne dans les *Annales*, dont l'essentiel a été repris dans sa *Vie privée*, dans le premier tome de la vaste entreprise dirigée au Seuil par Ariès et Duby et qui a récemment été rééditée en collection de poche, malheureusement sans les illustrations. (Et en outre, pour l'anecdote : Veyne est ce qu'il est, et on ne peut certainement pas lui reprocher d'abuser des notes en bas de page : il en donne, impérialement, cinq pour deux cents pages...)

Je vous y renvoie, en me bornant ici à vous inviter à relire un autre texte de Veyne que j'adore – même si ceux qui ne m'ont pas déjà entendu le lire sont rares ici – je veux parler d'un extrait de sa leçon inaugurale à la chaire d'histoire romaine du Collège de France : qu'est-ce que faire de l'histoire romaine ?

Mesdames, Messieurs, il s'agit de conceptualiser, par simple curiosité d'ordre ethnographique ou sociologique, l'histoire d'un vieil empire dont les décombres principaux ont pour nom le *Digeste* ou ce Dante en deux personnes que furent Lucrece et Virgile. Il y a une poésie de l'éloignement. Rien n'est plus loin de nous que cette antique civilisation : elle est exotique, que dis-je, elle est abolie, et les objets que ramènent nos fouilles sont aussi surprenants que des aérolithes. Le peu qui est passé en nous de l'héritage de Rome est en nous à des doses combien diluées, et au prix de quelles réinterprétations ! Entre les Romains et nous, un abîme a été creusé par le christianisme, par la philosophie allemande, par les révolutions technologique, scientifique et économique, par tout ce qui constitue notre civilisation. Et c'est pourquoi l'histoire romaine est intéressante : elle nous fait sortir de nous-mêmes et nous oblige à expliciter les différences qui nous séparent d'elle. Une civilisation moins éloignée de la nôtre n'aurait pas cette vertu ; nous aurions avec elle un langage commun, si bien que la plus grande partie de ce que l'historien aurait à dire pourrait aller sans dire ; l'historiographie pourrait alors s'attarder plus longtemps dans la pénombre où flotte ce qui n'est que vaguement conçu.

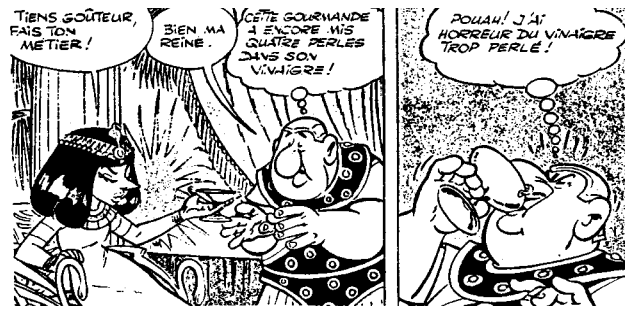
Le moment est venu de conclure.

J'opposais implicitement, dans mon titre, Carcopino et Nietzsche : la leçon que j'en tirerais, et qui n'est d'ailleurs ni nouvelle ni originale, c'est que l'accumulation de faits bruts, même solidement établis, ce qui n'est pas toujours le cas, ne mène à rien, c'est que les faits ne sont rien sans les idées, pas même des faits. Je ne saurais trop insister, auprès des jeunes qui m'écoutent, sur cette indispensable quête du sens.

1. Les grandes dames romaines perdent *souvent* patience et leurs malheureuses servantes sont *généralement* les victimes de leur courroux. (Joël SCHMIDT, *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 76 [dans un paragraphe intitulé « Romaines sadiques »]).

2. Nepotatus sumptibus omnium prodigiorum ingenia superavit, commentus nouum balnearum usum, portentosissima genera ciborum atque cenarum, ut calidis frigidisque unguentis lauaretur, pretiosissima margarita aceto liquefacta sorberet, conuiuis ex auro panes et obsonia apponeret, aut frugi hominem esse oportere dictitans aut Caesarem. (...)

Incitato equo, cuius causa pridie circenses, ne inquietaretur, uicinia silentium per milites indicere solebat, praeter equile marmoreum et praesaepe eburneum praeterque purpurea tegumenta ac monilia e gemmis domum etiam et familiam et suppellectilem dedit, quo lautius nomine eius inuitati acciperentur; consulatum quoque traditur destinasse. (SUÉT., *Cal.*, 37, 1 ; 55, 3).



... et, sur un signe, de jeunes esclaves aux cheveux crépus présentent leurs têtes lanfuses aux doigts gras, afin que les mangeurs les essuient avec volupté.

